

Du 25
au 27 mai

14
AUTOUR
DE LA
LITTÉRATURE
NÉERLANDOPHONE
ET DES AUTEURS
INVITÉS
À LA COMÉDIE
DU LIVRE



► REPORTAGE
► Dans le plat pays
dont les livres
sont les montagnes
► LITTÉRATURE
► Margriet de Moor
(photo), Alexander
Münninghof, H. M. van
den Brink, Stephan
Enter, Astrid
Holleeder, Annelies
Verbeke, Simone
van der Vlugt...

Pays-Bas, Belgique Haut la littérature!

Les lettres néerlandophones
sont à l'honneur
de la 33^e Comédie du livre.
Quatre pages d'enquête,
d'entretien et
de critique littéraire



Château de sable visible depuis la promenade, à Ostende, Belgique, 2017. ALEX CRETEY SYSTEMANS

FLORENCE NOIVILLE

Envoyée spéciale à Amsterdam et à Bruxelles

Amsterdam. Sur les bords du Brouwersgracht, Margot Dijkgraaf commente l'essai qu'elle vient de publier à l'occasion de la remise du prix Libris, le Goncourt néerlandais. Dans cet ouvrage intitulé *Geen verlangen zonder tekort* (« Pas de désir sans manque »), cette critique littéraire au journal *NRC Handelsblad* – qui est aussi l'auteure d'un essai sur l'œuvre de Hella S. Haasse, la grande dame des lettres néerlandaises (1918-2011) – ironise sur la méconnaissance qu'a la France de ces dernières. « Demandez à un Français quelle est sa première association d'idées avec les Pays-Bas, écrit-elle. Il vous répondra : "Amsterdam, les canaux, Rembrandt et la drogue." Quelquefois la tolérance et Descartes. Mais si vous lui demandez s'il connaît la littérature néerlandophone, un petit silence s'installe. Puis il vous dira : "Anne Frank habitait bien Amsterdam, non ?" »

De bons lecteurs seront certes en mesure de citer quelques noms – Hella Haasse, Harry Mulisch, Hugo Claus, Cees

Nooteboom, Anna Enquist, Arnon Grünberg, Stefan Hertmans, David Van Reybrouck... Mais, même pour ceux-là, il est souvent difficile de caractériser l'imaginaire néerlandophone. Contrairement au polar suédois, au réalisme magique sud-américain ou au gothique anglais, aucune étiquette – et c'est sans doute heureux – ne s'y attache à première vue. Le nombre de traductions n'est pas en cause, il ne cesse de croître. « Il y a trente-cinq ans, il fallait batailler pour imposer un livre néerlandais. Aujourd'hui, la concurrence joue à plein. Il n'est pas rare que cinq ou six éditeurs français se disputent un même titre », note le traducteur Philippe Noble.

D'où vient alors cette difficulté à cerner cette littérature ? D'abord du fait qu'elle est à cheval sur deux pays. Les 30 auteurs présents cette année à la Comédie du livre de Montpellier écrivent certes tous pour le public néerlandophone (26 millions de locuteurs), mais certains viennent des Pays-Bas et d'autres de Belgique. « Or ce n'est que pendant un très court laps de temps, de 1815 à 1830, que ces deux pays n'en ont fait qu'un », remarque Matthijs de Ridder, écrivain néerlandais installé en Belgique et président de l'Union des écrivains flamands. Auteur de « Rythmes révoltés. Histoire du XX^e siècle à travers le jazz » (2012, non traduit) et bientôt d'une biographie du poète belge dada Paul van Ostaïjen (1896-1928), de Ridder rappelle

que « le reste du temps, les deux pays n'ont pas du tout eu la même histoire, et leur langue non plus. Tandis que le néerlandais a toujours été "installé" aux Pays-Bas, il a fallu attendre 1898 pour qu'il soit officiellement reconnu en Flandre ». Et même 1930 pour que des cours soient dispensés en néerlandais à l'université de Gand !

A ces héritages historiques très différents s'ajoute le fait que la langue n'est pas exactement la même dans les deux

« Il y a trente-cinq ans, il fallait batailler pour imposer un livre néerlandais en France. Aujourd'hui, la concurrence joue à plein »

Philippe Noble
traducteur

pays. « Les Néerlandais considèrent souvent le flamand comme une variante exotique de leur langue », note Matthijs de Ridder, qui va jusqu'à parler de « complexe de grand ou de petit frère selon que l'on se place d'un côté ou de l'autre de la frontière ». Conséquence : cette même frontière, le livre néerlandophone ne la passe pas aussi aisément dans un sens que dans l'autre. « Alors que les Flamands lisent des auteurs néerlandais, l'inverse est

beaucoup moins vrai », assure Jack McMartin, un jeune doctorant qui prépare une thèse sur « le livre flamand dans le paysage littéraire transnational », à l'université KU Leuven de Louvain.

Au premier étage de sa jolie demeure amstello-damoise, entouré de peintures et d'œuvres d'art, le grand écrivain Cees Nooteboom relativise pourtant ces différences. « Jamais je n'ai éprouvé une plus grande complicité intellectuelle que celle

que nous avons avec Hugo Claus, [l'auteur flamand du *Chagrin des Belges* (1983)] », affirme Nooteboom, dont Actes Sud s'apprête à publier l'œuvre poétique, encore inconnue du public français. A quoi cette affinité peut-elle tenir ? Peut-être à un intérêt pour les mêmes thèmes. Ceux, récurrents, qui finissent par apparaître lorsqu'on observe de plus près cette littérature. La première veine – qui court depuis les années 1950 – est celle de la vie domestique. Dans des intérieurs hollandais rappelant ceux du Siècle d'or se jouent des drames feutrés. C'est souvent le cas chez Anna Enquist, Margriet de Moor, Toine Heijmans ou Tommy Wieringa, dont le récent roman, *Une femme jeune et belle* (Actes Sud, 2017), nous entraîne dans le névrotique désarroi d'un homme mûr devenu père. Ça l'est

LIRE LA SUITE PAGE 2

ET AUSSI

5
LITTÉRATURE
FRANÇAISE
Régine Detambel,
Benoît Cohen

6
HISTOIRE
D'UN LIVRE
« Une famille corse »,
de Robert
Colonna d'Istria



7
ESSAIS
L'histoire andalouse
loin des clichés,
par Joseph Pérez

9
C'EST
D'ACTUALITÉ
Mathieu Amalric parle
de la lecture publique

10
RENCONTRE
Emmanuel Le Roy
Ladurie : « Ma raison
d'exister, c'est écrire »



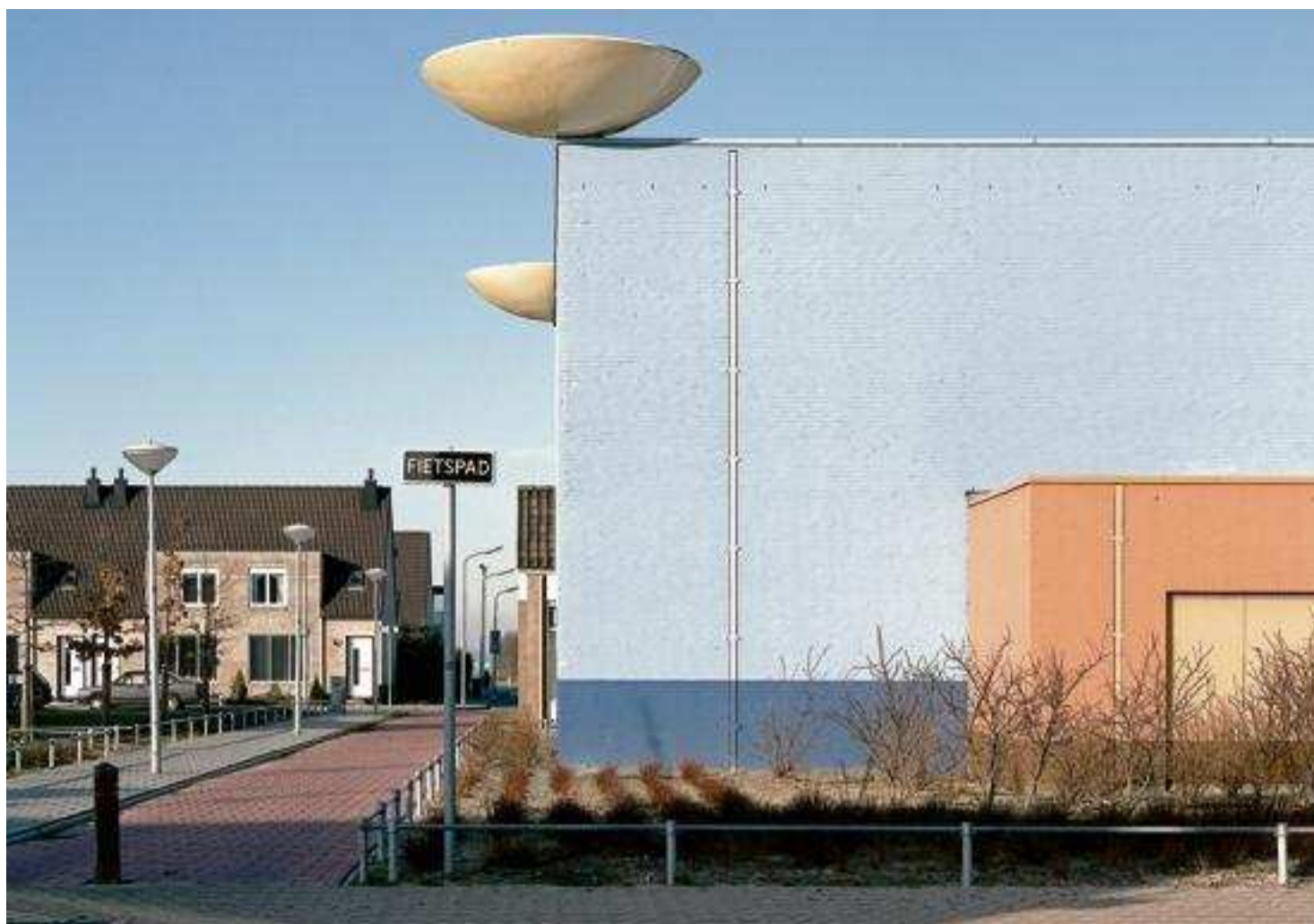
Belgique, Pays-Bas : haut les Lettres !

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

aussi chez des auteurs plus jeunes : les Néerlandaises Niina Weijers et Inge Schilperoord s'intéressent aux crises d'identité (*Les Conséquences*, Actes Sud, 2017) et à la folie (*La Tanche*, Belfond, 2017) quand la Belge Lize Spit explore les fragilités de l'adolescence (*Débâcle*, Actes Sud, 2018).

A la veine de l'intime s'oppose celle de l'ailleurs. Les récits de voyage de Cees Nooteboom, Lieve Joris, Jan Brokken, Frank Westerman... Mais aussi toute une littérature de non-fiction au croisement de l'enquête, de l'histoire orale et de la littérature post-coloniale. Cette dernière a le vent en poupe. Des auteurs comme David Van Reybrouck ou Alfred Birney apparaissant en quelque sorte comme les lointains disciples du Néerlandais Multatuli (1820-1887) et de son *Max Havelaar*, célèbre roman-pamphlet qui, en 1860, bouleversa l'opinion publique en dénonçant l'exploitation coloniale à Java. Revenant sur le même thème, un siècle et demi plus tard, Birney a publié *De tolk van Java* (« L'interprète de Java », 2017, non traduit), un livre basé sur le journal de son père engagé aux côtés des Hollandais pendant la guerre de 1945-1949.

« *L'Interprète de Java* est un ouvrage majeur offrant un accès de première main aux atrocités de la guerre coloniale », observe David Van Reybrouck. Cet écrivain et intellectuel flamand sait de quoi il parle. Lui-même a fait date en 2010 avec *Congo. Une histoire* (Actes Sud). Mélange de tranches de vies, d'analyses historiques et de récit littéraire, cette très originale approche de l'ex-colonie belge est devenue un best-seller, en passe d'être traduit en Chine. Et David Van Reybrouck continue sur sa lancée. « *Après la sortie de Congo, j'ai donné énormément de conférences aux Pays-Bas*, raconte-t-il. *Chaque fois, à la fin, quelqu'un me disait : "C'est formidable, mais pourquoi n'y a-t-il personne pour écrire un livre pareil sur l'Indonésie ?" J'ai posé la question à de grands écrivains néerlandais comme Geert Mak et Frank Westerman, j'ai attendu cinq ans, et puis je m'y suis attelé moi-même, oui, en tant que Belge...* » Van Reybrouck explique que, ces trois dernières années, il a interviewé près de 200 témoins, en Indonésie, aux Pays-Bas, au Japon et au Népal. « *La plupart avaient entre 90 et 100 ans... Des témoignages vraiment incroyables, mais rarement recollés. Je me souviens de cette dame très âgée, à Sulawesi* [une île indonésienne],



Hoofddorp, dans la banlieue d'Amsterdam, en 1996. THEO BAART

qui avait été le témoin oculaire d'un très grand massacre perpétré par les Hollandais. "Avez-vous parlé de tout ça à des Européens?", lui ai-je demandé. "Non, m'a-t-elle dit, vous êtes le premier à venir me voir..." »

Entre les deux extrémités de ce spectre – la littérature du huis clos et celle des lointains –, le bouillonnant Tom Lanoye s'enorgueillit de mélanger « *tous les genres littéraires : romans, nouvelles, pièces de théâtre, y compris adaptations radicales de classiques, mais aussi poèmes, articles polémiques ou satiriques...* » Tandis qu'un autre Flamand, le poète et romancier Stefan Hertmans a connu un vif succès avec *Guerre et térébenthine*, un

« C'est une littérature très libre. Ce n'est qu'en France qu'on me pose toujours la question : "Mais finalement, vous êtes quoi ? Romancier, essayiste, historien ?" »

David Van Reybrouck
écrivain flamand

livre fondé sur les carnets de guerre de son grand-père (Gallimard, 2017). Se sentent-ils emblématiques de la littérature néerlandophone ? Difficile à dire. Lanoye insiste sur le fait que, tout en innovant, il s'inspire de la tradition flamande. « *Celle qui va de Charles De Coster et son Thyl Ulenspiegel à Hugo Claus et Jacques Brel, en passant par Michel de Ghelderode. Autrement dit, une tradition baroque, turbulente, exubérante, à laquelle s'ajoute l'influence de cinéastes américains comme Tarantino, Scorsese ou Mamet.* » Quant à Hertmans, il s'inscrit en faux contre la notion de littéra-

ture nationale ou même régionale : « *J'ai toujours cru qu'une littérature devait se tenir loin des nationalismes et des chauvinismes identitaires.* »

Dans tous les cas, pourtant, le fait d'écrire dans une « petite langue » – le néerlandais est parlé par environ 0,3 % de la population mondiale – oblige les néerlandophones à stimuler le plus possible l'exportation de leur littérature. En Flandre comme aux Pays-Bas, d'importantes organisations publiques, telles que les deux Fonds voor de Letteren (« fonds pour les lettres », respectivement basés à Amsterdam et Berchem), soutiennent activement la promotion du livre à l'étranger. « *L'institution néerlandaise est la plus ancienne et la plus puissante des deux*, note Jack McMartin. *Mais les Flamands tirent leur épingle du jeu en misant sur leurs domaines forts comme la littérature jeunesse, la BD ou le roman graphique.* »

Dans un petit bassin linguistique, il est également important de faire naître et de cultiver les lecteurs. La Semaine nationale du livre pour enfants, par exemple, est là pour ça. Véritable institution dans le paysage culturel néerlandais, elle a été instituée en 1950 par la Fondation CPNB, chargée de la promotion du livre et de la lecture aux Pays-Bas (créée en 1931). Chaque année, en octobre, dix jours sont consacrés au livre jeunesse, explique Fleur van Koppen, du Fonds voor de Letteren. « *Quand vous achetez un livre, les libraires vous en offrent un autre en cadeau. Un roman ou une non-fiction pour adolescents – l'opération s'adresse en priorité aux plus de 10 ans –, qui a été commandé spécialement à un auteur par la CPNB et tiré à 500 000 exemplaires.* » Le sponsor est la NS, les chemins de fer néerlandais : pendant une journée, on peut sillonner gratuitement les Pays-Bas en train si on a avec soi le livre-cadeau,

qui devient alors le billet de train ou l'équivalent momentané du titre de transport. Il existe également une compétition visant à sélectionner les meilleurs lecteurs à voix haute du pays, qui remporte énormément de succès auprès des jeunes. Elle a lieu dans les classes, les communes, les provinces... et l'on peut s'y présenter seul ou en équipe, le tout débouchant sur une grande confrontation des finalistes des douze provinces des Pays-Bas.

Tom Lanoye abonde dans ce sens : « *Loralité et le spectacle sont la base de la littérature.* » Il évoque ses pièces jouées à Avignon, mais aussi les spectacles théâtraux dérivés de ses livres, qu'il interprète seul sur scène devant des foules enthousiastes. « *J'ai compris que la littérature a le droit d'être de la musique. Tout ce que j'écris doit pouvoir être joué* », note ce gourmand du verbe.

Jeu, musique, spontanéité, hardiesse... Lorsqu'on lui demande ce qui le frappe le plus dans la littérature néerlandophone, David Van Reybrouck évoque cette absence de contraintes. « *C'est une littérature très libre. Ce n'est qu'en France qu'on me pose toujours la question : "Mais finalement, vous êtes quoi ? Romancier, essayiste, historien ?" Ce n'est qu'en France que mes livres sont appelés "ovnis littéraires" et qu'on me qualifie d'inclassable. Comment le théâtre flamand a-t-il pu devenir aussi libre ? Parce qu'il n'avait ni Molière ni institutionnalisation étatique autour d'un panthéon. C'est vrai, nous avons Vondel* [Joost van den Vondel, 1587-1679], *l'équivalent de Racine, mais il ne pèse pas sur nos épaules. La littérature néerlandophone est plus horizontale. Elle fait montre de beaucoup de curiosité. Allez, enfants de la patrie, sortez de vos cases et allez faire un tour dans les polders !* » ■

Florence Noiville

Anna Enquist : « Aux Pays-Bas, on aime la brièveté et le sens du détail »

La grande écrivaine amstellodamoise évoque sa triple carrière, de pianiste, de psychanalyste et d'auteure

ENTRETIEN

Entretien littéraire. Anna Enquist dialogue avec Florence Noiville. Salle Molière, samedi 26 mai, 11 h 30.

De son vrai nom Christa Widlund-Broer, Anna Enquist est née en 1945 à Amsterdam. Après des études de piano au conservatoire de La Haye, elle étudie la psychologie et devient psychanalyste. Elle mène une double carrière de pianiste et de psychanalyste jusqu'en 1987, date à laquelle

elle se consacre à l'écriture. En 1991, elle publie son premier recueil de poésie *Soldatenliederen* (« Chants de soldats », non traduit) et, en 1994, à près de 50 ans, son premier roman, *Le Chef-d'œuvre*. Ses livres sont publiés chez Actes Sud. Elle est aujourd'hui, sans conteste, l'une des voix les plus fortes de la littérature néerlandaise.

Vous êtes devenue écrivaine par accident, dites-vous. Comment cela s'est-il passé ?

Je n'avais jamais pensé écrire. J'étais pianiste. Mais j'ai dû fermer mon piano par manque de temps et parce qu'il m'était impossible de maintenir mon niveau technique – à l'époque,

j'avais deux jeunes enfants et j'étais membre de l'Institut néerlandais de psychanalyse. Cela m'a tellement déprimée que, la nuit, j'étais incapable de dormir. Alors je me suis mise à griffonner. Des mots qui ressemblaient à de la poésie. Et qui ont trouvé un éditeur... Aujourd'hui, j'ai repris la musique et ces trois activités – écriture, psychanalyse, piano – se nourrissent l'une de l'autre. Toutes reposent sur l'art de mettre du sens sur ce qu'on entend. Evidemment, la musique (rythmes, consonances...) influence ma poésie. Mais ma prose aussi en est saturée. J'ai construit plusieurs romans selon la structure d'œuvres musicales. Quant à la psychanalyse, elle m'aide à don-

ner corps à mes personnages, à leur forger un passé crédible. Mais il arrive qu'elle me lasse un peu. Je laisse alors mes créatures agir à leur guise même si c'est contraire à leur personnalité.

Qu'est-ce qui est au cœur de votre écriture ?

La grande question, dans tous mes livres, consiste à savoir comment on remonte la pente après un coup dur du destin [*Anna Enquist a elle-même perdu sa fille accidentellement*], comment on repense sa vie après un deuil [*Le Retour, Contrepoint*] ou une enfance difficile [*Le Chef-d'œuvre, Le Secret*]. Mon prochain livre [*Want de avond, "Parce que la nuit"*], à paraître en juin aux Pays-

Bas] en est l'illustration. C'est en quelque sorte la suite de *Quatuor* [2016]. J'essaie de voir si, entre les quatre personnes, l'amitié est « réparable », si la musique peut les aider, sinon à se « soigner », du moins à se relever. Car la pratique musicale concrète – travailler, répéter, jouer – suppose d'être entièrement absorbé.

Vous avez occupé la fonction de « poète officiel » d'Amsterdam. Dans quelle mesure votre œuvre est-elle représentative de la littérature néerlandophone ?

Quand on est poète de la ville, comme je l'ai été pendant deux ans, en 2014 et 2015, on doit composer un poème chaque mois à

propos d'un événement ou d'un lieu qui la concerne. Par exemple, j'ai écrit des vers que vous trouverez sur des bancs près des gares de la nouvelle ligne de métro. C'était très amusant à faire.

Je ne pense pas que mon travail soit typiquement néerlandais, sauf peut-être en cela : j'aime écrire de façon concrète et concise. J'ai été influencée par des auteurs comme M. Vasalis [1909-1998], Rutger Kopland [1934-2012] ou Eva Gerlach, des écrivains qui privilégient la simplicité, la clarté. De façon générale, aux Pays-Bas, on aime l'efficacité, pas les textes fleuves. Brièveté, modestie et sens du détail sont les trois piliers de notre littérature. ■

Propos recueillis par Fl. N.